

CHAPITRE 3

«Et voilà que le Dominateur, le Seigneur, le Dieu des armées enlèvera de la Judée et de Jérusalem les hommes et les femmes valides.»

1. Tel qu'un excellent médecin qui, pour rendre la santé à ses malades, emploie tour à tour le feu, le fer, les potions les plus amères, Dieu, dans sa bonté pour l'homme, avait recours à des châtiments divers pour cicatriser les plaies de son peuple et le relever de ses chutes : tantôt il effrayait les ingrats par les incursions des barbares, tantôt il employait d'autres moyens de frayeur, s'efforçant de les corriger en variant ses menaces, en prévenant même les effets de son courroux. Ainsi, dans le texte qui nous occupe, il leur annonce l'infirmité, la sécheresse, la famine, c'est-à-dire la privation, non précisément des choses nécessaires, mais bien de celles qui n'ont guère moins d'importance pour la conservation de notre vie. La faim n'est pas le seul malheur à craindre; un malheur non moins grand, c'est qu'il n'y ait personne pour gouverner l'Etat : cette anarchie rend l'abondance elle-même plus intolérable que la disette. De quoi sert, en effet, que les richesses affluent autour de nous, si nous sommes assaillis par les guerres civiles, si la mer est bouleversée, si les ondes en fureur menacent d'engloutir le navire, sans qu'il y ait un pilote, un chef capable de maîtriser les éléments déchaînés et de rétablir le calme ? Mais, quand à ces maux s'ajoute la famine, à quelle extrémité n'est-on pas réduit ? Et néanmoins c'est ce dont le Seigneur menace son peuple, en commençant par le plus terrible de tous ces malheurs.

«Voilà que le Dominateur suprême, le Seigneur, le Dieu des armées.» Ce premier mot «voilà que» est fort usité chez les prophètes quand ils veulent éveiller plus spécialement l'attention sur ce qu'ils vont dire. Ce n'est pas ici seulement, c'est plus haut et dès l'origine qu'on peut voir le péché précéder constamment des infirmités corporelles. Témoin Caïn : il abusa de sa force pour accomplir un crime, aussi fut-il frappé d'une sorte de paralysie. Il fallait bien que les péchés eussent causé l'infirmité de l'homme étendu près de la fontaine, puisque le Christ lui dit : «Te voilà maintenant guéri, ne pêche plus.» (Jn 4,14) C'est encore le sens de cette parole de Paul : «A cause de cela, il y en a tant parmi vous qui sont infirmes;» (I Cor 11,30) ils péchaient, ils participaient aux divins mystères avec une conscience souillée. Le même apôtre livre le fornicateur aux infirmités corporelles pour le punir de ses fautes morales. Ajoutons cependant que ces infirmités ne sont pas toujours la punition du péché, qu'elles sont parfois une occasion de mérite, une source de gloire, comme chez Lazare et Job. La faiblesse n'est pas le seul mal physique qui provienne habituellement du péché; il en est beaucoup d'autres qu'on doit attribuer à la même cause : Ozias fut affligé de la lèpre en punition de son audace; la main de Jéroboam fut desséchée à cause de l'orgueil et de l'arrogance de ce prince; la langue de Zacharie ne fut pas liée pour une autre raison que l'offense dont ce prêtre s'était rendu coupable dans son cœur. Ainsi donc, comme la force, la santé et les prospérités temporelles avaient été pour les Juifs un principe d'arrogance, Dieu coupa le mal à sa racine, les instruisant et les ramenant au bien, leur donnant enfin plus qu'il ne leur avait ôté. Et dans le fait, quel dommage pouvait résulter pour eux d'une infirmité corporelle qui devait être une salutaire leçon pour les âmes ?

De peur qu'ils n'y vissent les misères accoutumées de la nature, le prophète leur annonce ces malheurs; il ne se borne pas à faire entendre ses menaces aux hommes, il étend aux femmes le châtiment futur, par la raison que l'un et l'autre sexe étaient corrompus. En avançant donc, il adresse la parole aux femmes et leur reproche leur conduite insensée, des crimes qui ruinent la cité jusque dans ses fondements. C'est pour cela qu'il les menace de la peste; car c'est bien la peste dont il laisse apercevoir les ravages dans ces mots : «J'enlèverai les hommes et les femmes valides,» ou bien toute autre maladie corporelle qui déjoue l'art des médecins. Telles sont les plaies envoyées par Dieu. Je leur enlèverai «la force du pain et celle de l'eau.» Redoutable châtiment que celui-là; il ne détruit pas la substance elle-même, il la dépouille de son efficacité, de telle sorte qu'elle reste pour les tourmenter par la vue, sans jamais les rassasier, mais pour leur apprendre aussi qu'ils subissent les effets d'une vengeance divine. Je renverserai «le géant et le puissant.» Par le nom de géant, l'écriture désigne toujours l'homme robuste et fort, celui qui l'emporte sur les autres par les heureuses proportions de son corps. A l'origine, quand il disait : «C'étaient là les géants, hommes fameux,» (Gen 6,4) il ne parlait pas d'une autre espèce d'êtres, mais il caractérisait simplement les hommes doués d'une grande force, pleins de puissance et de vigueur. «Et le

guerrier et le juge.» Supplice accablant, preuve évidente d'un renversement complet : les murailles sont encore debout aussi bien que les tours; mais la ville et les habitants sont à la merci des ennemis. La sûreté d'une ville ne consiste pas dans les pierres, le bois, les barrières, mais bien dans la sagesse des habitants. De tels citoyens la protègent mieux que tous les moyens de défense, à l'approche des ennemis; sont-ils d'un autre caractère ? alors même que personne ne viendrait l'attaquer, elle est plus malheureuse qu'une ville assiégée.

2. Le prophète donne donc aux Juifs d'abord, puis à tous ceux qui l'écoutent, une grande leçon de philosophie, en leur apprenant à ne pas mettre leur espoir dans la puissance de la ville, dans les remparts et les machines dont elle est pourvue, et de se fier plutôt à la vertu des hommes. Il leur inspire dès lors une crainte d'autant plus forte, il leur fait pressentir un dénûment d'autant plus complet qu'ils doivent être privés, non seulement de guerriers, mais encore de juges; car ces derniers ne sont pas moins nécessaires aux villes que les premiers, en consolidant la paix, et souvent en éloignant la guerre. Comme la guerre, en effet, a toujours sa source dans le péché, les fidèles gardiens des lois, les juges intègres, en réprimant la plupart des péchés, enlèvent dans la même proportion les Muses de la guerre. Pourquoi donc Dieu leur ôtera-t-il ce secours ? Parce qu'ils n'en ont pas usé d'une manière convenable quand ils le possédaient. Ses enseignements procurent certes le bien et le salut de ceux qui les écoutent; et cependant, lorsqu'il parlait aux Juifs, il voilait sa parole, pour les punir de leur obstination : c'est ainsi qu'il nous prive souvent des dons précieux et salutaires que nous venons de signaler, quand on n'en retire aucun fruit.

«Et le prophète et le sage conseiller.» Ce n'est pas le signe d'un léger courroux que les prophéties viennent à disparaître. Lorsque Dieu se détourna du peuple juif à cause des péchés des enfants d'Héli, comme aussi de la corruption de ce même peuple, la prophétie manqua. «La parole était précieuse, est-il dit, et la vision n'était plus.» (I R 3,1) Précieuse s'entend ici pour rare. La même chose arriva sous Ozias. Le secours dont les Juifs étaient alors privés leur eût procuré les plus grands avantages, s'ils l'avaient voulu. Recevoir les lumières divines, pouvoir se préparer aux malheurs à venir et connaître des choses inaccessibles à l'intelligence humaine, savoir quand il convient d'attaquer les ennemis ou bien de se tenir en repos, être mis en garde contre tout événement fâcheux, quel privilège, quel inappréciable moyen de salut ! Mais, comme ils ne conformaient pas leur conduite aux instructions reçues, Dieu leur dérobait ces mêmes instructions; et c'était encore là une preuve de sa bonté pour eux, de son inépuisable amour pour l'homme : connaissant l'avenir et sachant qu'ils abuseraient de ses dons, il prit toutes les précautions que lui dicta sa sagesse.

Il annonça qu'il leur ôterait en même temps que le prophète, le sage conseiller, celui qui conjecture bien, selon le sens propre du texte. Cette expression désigne, à mon avis, l'homme qui peut, à force d'intelligence et d'expérience, conjecturer un peu ce qui doit arriver. Autre chose cependant est la conjecture, autre chose la prophétie : le prophète parle sous l'inspiration de Dieu et ne dit rien de lui-même; tandis que l'autre s'empare simplement des choses passées et part de là pour prévoir les choses futures; ses lumières à lui sont celles d'un esprit qui médite et combine. La différence est grande entre les deux; c'est justement celle qui existe entre la prudence humaine et la grâce divine. Un exemple rendra plus claire notre pensée; souvenons-nous de Salomon et d'Elisée : l'un et l'autre mettaient à jour et manifestaient aux regards des hommes les choses les plus cachées; mais ils n'agissaient pas en vertu de la même puissance : la prudence humaine guidait le premier et l'observation de la nature l'éclairait quand il prononçait entre deux femmes de mauvaise vie; le second voyait par une lumière supérieure les faits accomplis loin de lui, et non par la force de la raison; car comment le raisonnement aurait-il pu lui découvrir l'action inique de Giézi ?

«Et le vieillard et le pentécontarque.» Ainsi donc, après les menaces déjà faites, il annonce qu'il enlèvera de plus les vieillards et les chefs. Par vieillard il faut entendre ici, non l'homme qui est simplement avancé en âge, mais bien celui qui joint aux cheveux blancs la prudence dont les cheveux blancs devraient toujours être le signe. Quand il parle d'un pentécontarque ou d'un chef commandant à cinquante hommes, ce n'est pas à ce nombre qu'il limite sa pensée, il désigne par là quiconque exerce un commandement. Au fond, rien n'est déplorable, rien n'est malheureux comme un peuple qui n'est pas gouverné : c'est un vaisseau sans pilote. Il va plus loin, il les menace de leur enlever un autre genre de secours non moins grand, les hommes capables de donner un avis salutaire, et dont la sagesse protège les cités autant que les armes elles-mêmes. «J'enlèverai l'admirable conseiller et l'habile architecte.» Ce dernier mot n'indique pas l'homme qui construit, il indique l'homme expérimenté dans les affaires, qui sait beaucoup, et est capable dès lors d'administrer avec prudence les intérêts de la cité.

3. A tous ceux-là il ajoute «le prudent auditeur.» Que celui-ci manque, et l'on aura beau posséder tout le reste, la cité n'en sera pas plus heureuse : donnez-lui des prophètes, des conseillers, des magistrats, si personne n'écoute, tout est vain, tout est réduit à néant. A mon avis, l'expression : «J'enlèverai,» est l'équivalent de celle-ci : Je permettrai que ces malheurs arrivent. C'est de cette manière que Paul dit : «Dieu les a livrés à leur sens réprouvé;» (Rom 1,28) ce qui ne signifie pas qu'il les a frappés de démence, mais uniquement qu'il les a laissés dans la démence dont ils étaient frappés.

«Et je leur donnerai des enfants pour les gouverner.» Voilà une chose pire et plus funeste que l'absence même de tout chef. N'avoir pas de chef, c'est n'avoir pas de guide; mais avoir un chef incapable ou pervers, c'est avoir un guide qui vous mène au précipice. La jeunesse dont il parle ici n'est pas précisément celle de l'âge, c'est celle qui est la compagne de la folie, ou plutôt c'est la folie elle-même. Il y a des jeunes gens pleins de prudence, en effet, comme il y a des vieillards insensés; cela n'étant pas l'ordinaire néanmoins et le contraire ayant plus souvent lieu, on comprend que le prophète ait parlé de la sorte. Autrement, voyez Timothée et Salomon avant lui : celui-là était bien jeune, et cependant il administra les églises avec plus de sagesse qu'un grand nombre de vieillards; celui-ci n'avait que douze ans quand déjà il s'entretenait avec Dieu et montrait autant d'assurance que de facilité dans ses rapports avec les hommes : déclaré roi, placé sur le trône, il attira sur lui par sa sagesse les regards des peuples étrangers à tel point que non seulement les hommes, mais encore les femmes, venaient des contrées les plus éloignées dans l'unique but de l'entendre et de recueillir quelque chose de sa bouche; et c'est quand il fut parvenu à la vieillesse qu'il s'écarta beaucoup de la vertu. Le père de ce même roi, le bienheureux David, se rendit coupable de son crime, non dans l'adolescence ou la jeunesse, mais après avoir bien franchi les limites de cet âge. Adolescent, il avait érigé un admirable trophée, terrassé le barbare, fait preuve d'une haute philosophie : sa jeunesse n'avait pas été un obstacle à ses grandes actions. Voyez encore Jérémie : il objectait son extrême jeunesse pour décliner sa mission; et Dieu n'accueillit pas sa demande et le produisit devant le peuple juif, en lui disant que ce n'était pas là un obstacle, pourvu qu'il eût un esprit ferme et résolu. Daniel était du même âge, ou beaucoup plus jeune encore, lorsqu'il jugea les vieillards. Et Josias montant sur le trône avant même qu'il eût dix ans, le fit alors fleurir; tandis que dans la suite, se laissant aller à la mollesse, il perdit sensiblement de l'énergie de son âme.

Que dire de Joseph ? Jeune, bien jeune encore, n'eut-il pas à soutenir le plus périlleux des combats, non contre les hommes, mais contre les plus tyranniques passions de la nature humaine, et ne s'élança-t-il pas victorieux hors d'une fournaise tout autrement terrible que celle de Babylone, sans en avoir plus souffert que les trois jeunes Hébreux ? De même que ces derniers montrèrent leur corps intact, sans en excepter même leurs cheveux, si bien qu'on eût cru les voir sortir d'un bain plutôt que d'un brasier; de même Joseph, échappant aux mains de l'Égyptienne, n'avait rien perdu de sa vertu : il venait de triompher à la fois des séductions du tact, de la parole, de la vue, de la parure, des parfums, de tout ce qui alimente la concupiscence beaucoup plus que les sarments et la poix n'alimentent le feu; il triompha de son âge enfin, qui n'exerça pas sur lui la fatale influence qu'il exerce sur la généralité des hommes. Et ces mêmes enfants triomphèrent à leur tour, dans l'âge le plus tendre, des entraînements de la gourmandise et des terreurs de la mort; ni le nombre des satellites, ni la fureur du roi, plus ardente que la fournaise elle-même, ne purent les effrayer, rien n'ébranla leur résolution magnanime.

Ce n'est donc pas là une accusation que le prophète élève contre la jeunesse. Paul dit aussi : N'appellez pas à l'épiscopat «un néophyte, de peur que, s'abandonnant à l'orgueil, il ne tombe sous le jugement du démon.» (I Tim 3,6) Ce n'est pas la jeunesse non plus qu'il repousse; néophyte signifie nouvellement planté, et la plantation dont il parle, c'est la doctrine sacrée, l'éducation et l'instruction que la religion donne aux hommes; d'où vient que le même apôtre dit : «J'ai planté, Apollo a arrosé.» (I Cor 3,6) Le Christ avait également employé cette image : «Toute plantation qui n'a pas été faite par mon Père céleste sera déracinée.» (Mt 15,13) Si par néophyte Paul avait entendu un homme jeune, il n'aurait certes pas élevé à cette haute dignité, ni chargé du soin de tant d'Églises, un disciple aussi jeune que Timothée, tellement jeune que lui-même lui faisait cette recommandation : «Que personne n'ait le droit de mépriser votre jeunesse.» (I Tim 4,12)

«Des trompeurs les gouverneront.» Vous le voyez encore, ce que le prophète blâme le plus, ce n'est pas l'inexpérience de l'âge, c'est la perversité de l'esprit : cette partie du texte le prouve d'une manière évidente. Le mot trompeurs désigne les hommes de séduction, de ruse et de flatterie qui par des paroles gracieuses séduisent le peuple et le livrent au pouvoir de

l'ennemi. «Et le peuple tombera d'une chute commune, homme sur homme, chacun sur son voisin.» De même que les bois qui relient un édifice venant à périr ou bien à disparaître, nécessairement les murs croulent aussi, dépourvus qu'ils sont de leurs points d'appui; de même, quand auront disparu les hommes désignés plus haut, les princes, les conseillers, les juges et les prophètes, rien n'empêchera la discorde de s'emparer de ce peuple et de le plonger dans un désordre affreux.

4. «L'enfant se précipitera sur le vieillard, l'homme obscur sur l'homme honoré.» Oui, la jeunesse se déchaînera contre la vieillesse, la couvrira de ridicule et de mépris. Avant même que la guerre soit déclarée, voilà des choses plus désastreuses qu'une guerre quelconque. En effet, quand les jeunes gens ne respectent plus les vieillards, quand les hommes du peuple, les êtres les plus vils, foulent aux pieds ce qu'il y a de plus honorable, la cité n'est pas dans un meilleur état que si elle était livrée aux aruspices.¹ «L'homme s'emparera de son frère, ou du serviteur de son père, en lui disant : Tu possèdes un habit, sois notre prince, et que ma subsistance dépende de toi. – Et dans ce jour celui-là répondra : Je ne serai pas votre prince; car je n'ai dans ma maison ni pain ni vêtement. Non, je ne serai pas le prince de ce peuple.» Le prophète me paraît annoncer dans ce passage, ou bien les horreurs d'un siège qui réduira la ville aux dernières extrémités, ou bien, en dehors de toute attaque extérieure, une famine non moins horrible, une complète pénurie des choses nécessaires. Pour l'exprimer, il fait une simple supposition, qu'on retrouve dans le langage ordinaire; c'est comme s'il disait : La ville tout entière se vendrait pour une obole, que je ne pourrais encore l'acheter. – Voilà le dernier terme de l'indigence; et voici la pensée du prophète : Le commandement suprême pourrait-il être acheté pour un vêtement ou pour un pain, qu'il n'y aurait personne pouvant en faire l'acquisition, tant la pénurie sera générale et complète.

«Jérusalem est dans la dissolution,» c'est-à-dire dans l'abandon et l'isolement, délaissée par la divine providence. «Et la Judée est tombée,» elle est plongée dans le désordre et le trouble, dans la confusion et l'anarchie. «Et leurs langues, entraînées par l'iniquité, n'obéissent plus aux inspirations du Seigneur.» Ici c'est la source du mal qu'il signale, l'intempérance de la langue. Osée s'élève à son tour contre le même désordre : «Ephraïm s'est précipité vers la mort au jour des récriminations; j'ai montré dans les tribus d'Israël des choses dignes de foi.» (Os 5,9) Ecoutez encore Malachie : «Les prophètes ont adressé des reproches à ceux qui ont provoqué la colère du Seigneur par leurs discours. Et vous nous avez dit : En quoi avons-nous provoqué la colère divine ? En parlant ainsi : Quiconque fait le mal est agréable aux yeux du Seigneur, et se complaît avec raison dans sa conduite. Où donc est la justice de Dieu ?» (Mal 2,17) Telle est l'accusation que formule Isaïe; elle porte sur un double objet : d'abord, les Juifs sont accusés de méconnaître et de transgresser la loi; puis, lorsqu'ils devraient rougir de leur désobéissance, courber la tête et se cacher, ils aggravent leurs crimes, en ajoutant à leurs prévarications des paroles impudentes. C'est ainsi qu'un mauvais serviteur, non content d'avoir violé les ordres de son maître, se montre encore insolent.

«Voilà pourquoi sa gloire est maintenant éclipsée, et la confusion empreinte sur les visages dépose contre ses habitants.» Il annonce de nouveau l'avenir comme s'il racontait le passé. Cette gloire éclipsée n'est autre chose que la captivité future. Ce n'est pas une légère humiliation que des hommes qui marchaient les égaux des rois de la terre, subissent le joug des étrangers et des barbares. La confusion empreinte sur les visages est celle qui résulte du péché. Voilà ce qu'il en était d'eux : ils s'étaient d'abord déshonorés par leurs propres actions, et Dieu les en punit en les dépouillant de leur gloire; mais le châtiment qu'il leur inflige est encore au-dessous de celui qu'ils se sont eux-mêmes infligé. Non, ils n'excitent pas la même indignation quand ils habitent une terre étrangère, que lorsqu'ils prévariquaient dans leur patrie, en possession de leur métropole : là, leurs iniquités sont réprimées; ici, elles allaient toujours croissant. C'est donc une grande leçon que le prophète leur donne, en leur persuadant de fuir le mal avant le supplice, de se corriger dans la honte et le repentir, de secouer la tyrannie du péché pendant qu'elle s'exerce encore, et de ne pas attendre que les barbares les aient emmenés captifs. «Comme les habitants de Sodome, ils ont publié leur péché, ils en ont fait parade.» Ce que j'ai souvent dit, je le répète encore : pour manifester la clémence de Dieu, le prophète annonce moins ce qu'ils doivent souffrir que ce dont ils seraient dignes. En effet, les crimes qu'ils ont commis ne sont pas moins honteux que ceux des

¹ Un haruspice, ou aruspice, est un pratiquant de l'[haruspicine](#) (de l'[étrusque](#) *haru*, entrailles, et *spicio*, « je regarde », transcrit par *haruspex* en latin, art des haruspices, dont un cas particulier est l'[hépatoscopie](#)), un [devin](#) étrusque qui examinait les entrailles d'un animal sacrifié pour en tirer des présages quant à l'avenir ou à une décision à prendre.

habitants de Sodome, et quelle différence dans le châtement ! Dieu ne les extermine pas jusqu'au dernier, il ne détruit pas les fondements de leur ville ni le germe de leur race. Ces expressions : «Ils ont publié, ils ont fait parade,» sont empruntées au langage humain. Ils n'ont rien appris à Dieu par leur audace dans le crime, puisque Dieu connaît chaque chose avant même qu'elle ait lieu; le prophète parle ainsi pour montrer la grandeur de leur infortune.

5. L'Écriture prête ailleurs ce langage à Dieu : «Le cri de leur iniquité s'est élevé jusqu'à moi;» (Gen 18,20) ce n'est pas qu'elle veuille reléguer Dieu loin de l'homme et le renfermer au ciel, elle veut seulement nous donner de la sorte une idée du point qu'avait atteint la corruption humaine. C'est le sens du passage qui nous occupe : «Ils ont publié,» ils ont manifesté la grandeur de leurs iniquités. Les fautes légères peuvent rester cachées; mais les grands crimes, les désordres criants sont connus de tous, frappent tous les regards, sans qu'il soit nécessaire de les accuser ou de les signaler; ils s'accusent et se signalent eux-mêmes. Voilà donc quelle est la pensée du prophète quand il dit : «Ils ont publié, ils ont fait parade;» ils ont commis l'iniquité avec une audace extrême, avec une sorte de forfanterie, sans éprouver ni rougeur ni vergogne; c'est de propos délibéré qu'ils ont péché.

«Malheur à leur âme, parce qu'ils ont formé un dessein funeste pour eux-mêmes, en disant : Chargeons le juste de liens, car il nous est nuisible. C'est le comble de l'iniquité : pécher, pécher avec audace, et de plus repousser ceux qui pourraient porter remède au mal. On voit des malades frapper le médecin dans un accès de frénésie : les Juifs agissaient de même en persécutant les justes, et prouvaient évidemment par là qu'ils étaient dévorés d'une maladie incurable. C'est le propre de la vertu de torturer le vice, en se montrant seulement. C'est le propre du vice de supporter avec peine la simple présence de ceux qui pratiquent le bien, alors même qu'ils ne lui font aucun reproche. Le prophète porte contre les Juifs une double accusation : ils enchaînent le juste, ils l'enchaînent comme un être nuisible. Or, quel moyen d'amélioration peut-il rester à celui qui, non seulement n'accepte pas le remède, mais encore le repousse comme un poison ? En les voyant arrivés à cette extrémité lamentable, Isaïe commence de nouveau par un cri de douleur, au lieu de lancer une parole d'accusation ou de blâme : «Malheur à leur âme.» Ce qui suit renferme un sens profond : «Parce qu'ils ont formé un dessein funeste pour eux-mêmes.» C'est contre le juste cependant qu'ils ont agi; mais, à bien examiner les choses, ce n'est pas contre la victime, c'est contre les auteurs de l'injustice, que leur dessein a tourné. Nous apprenons là que l'homme juste, serait-il assailli de mille maux, n'a rien à souffrir au fond de ceux qui l'attaquent; ce sont eux, au contraire, qui reçoivent le coup dont ils voulaient le frapper. Voilà ce qui avait lieu pour les Juifs : en donnant des fers au juste, ils ne lui causaient aucun mal; mais ils s'enfonçaient eux-mêmes dans de plus profondes ténèbres et dans un isolement plus absolu, en éloignant d'eux la lumière. «Ils mangeront donc le fruit de leurs œuvres.» Oui, telle est l'iniquité, elle porte son supplice en elle-même. Le sens de cette parole est donc celui-ci : Ils recueilleront ce qu'ils ont semé, ils feront un désert autour d'eux, ils creuseront des abîmes pour s'y précipiter.

«Malheur à l'homme d'iniquité; l'infortune lui surviendra selon les œuvres de ses mains.» Vous le voyez, c'est nous qui déterminons toujours le commencement et la mesure de notre châtement. C'est pour cela que le Prophète gémit encore et s'abandonne à la douleur, en songeant que les Juifs se dressent eux-mêmes des embûches et ruinent leur propre salut avec plus de cruauté que ne le ferait l'ennemi le plus implacable. Que peut-on concevoir d'aussi malheureux ? «Mon peuple, les exacteurs te pillent et te dévorent.» Un sage instituteur varie le ton de sa parole; il ne doit pas toujours parler avec rigueur, ni toujours avec mansuétude; c'est en les tempérant l'une par l'autre qu'il obtient d'heureux résultats. Voilà pourquoi le Prophète tantôt élève des accusations et tantôt pousse des gémissements; et les gémissements sont plus difficiles à pousser que les accusations à porter, tout en causant moins de peine. Oui, chose étonnante, plus la pointe du glaive est enfoncée, moins la douleur est grande. Il ne se contente pas de gémir, il applique le remède; il a recours à un admirable moyen d'enseignement. Quel est ce moyen ? C'est de ne pas adresser indistinctement à tous ses reproches, de séparer la cause du peuple de celle des chefs, et de faire ainsi peser l'accusation sur la tête de ces derniers.

Une telle marche offre de si grands avantages que Moïse la suivait de préférence à toute autre. Alors que tous étaient prévaricateurs, sa parole se dirigeait contre les princes. C'est ainsi qu'en voyant le peuple se révolter contre Dieu, il s'adresse à son frère Aaron, bien qu'il soit le moins coupable : en laissant de côté ceux qui méritent les plus grands châtements, pour se tourner contre celui qui n'a en comparaison qu'une bien faible part à l'iniquité, il éveille la conscience des uns par l'accusation portée contre l'autre, il les met en demeure de se reconnaître dignes d'une plus grave condamnation; et c'est ce qui arrive. Il n'eut pas besoin,

en effet, de dire autre chose au peuple, il lui avait suffi des quelques mots adressés à Aaron, pour ramener cette vaste multitude comme un seul homme, pour la faire passer de l'extrême audace aux angoisses de l'extrême frayeur. C'est ce qu'il prévoyait quand il brisait les tables de la loi en descendant de la montagne, et disait à son frère : «Que t'a fait ce peuple pour que tu en aies fait toi-même la risée de ses ennemis ?» (Ex 32,21)

6. Voilà comment agit aussi notre prophète; il imite ce grand saint sous un double rapport : Moïse ne s'était pas borné au rôle d'accusateur, il avait préalablement gémi sur la prévarication du peuple; et ces deux choses se trouvent dans la parole d'Isaïe : «Mon peuple, vos exacteurs vous pillent et vous dévorent.» En parlant ainsi, il accuse les tyrans, il gémit avec le peuple. On entend par exacteurs ceux qui pressurent une nation; à mon avis, il désigne des princes avarés et rapaces, ou bien les hommes impitoyables préposés aux tributs. Voyez la sagesse de son langage; il blâme les excès, non la chose elle-même. Au lieu de dire : Ils lèvent des tributs, il dit : «Vos exacteurs vous pillent,» vous dépouillent de vos biens, vous enlèvent tout sous prétexte d'exercer un droit. Le terme employé dans le texte signifie glaner. C'est une métaphore; glaner, c'est recueillir les épis échappés aux mains des moissonneurs, de manière à ne rien laisser dans le champ; et c'est ainsi qu'agissaient ces hommes, en ravissant à ce peuple tout ce qu'il possédait, en le laissant sans aucune ressource. «Les exacteurs règnent sur vous.» Ils ne sont pas seulement insatiables, ils sont encore tyrans, chose bien plus cruelle, ils réduisent les hommes libres en esclavage. «Mon peuple, ceux qui vous disent heureux vous trompent.» Il me paraît désigner ici les prophètes, ou bien les adulateurs intéressés, deux instruments de corruption partout également funestes. Et c'est pour montrer le mal dont ils sont la cause, qu'il ajoute : «Ils troublent les sentiers de vos pas;» ce qui veut dire : Ils ne vous laissent pas marcher droit, ils vous jettent dans le trouble et la dissolution, ils vous plongent dans l'apathie.

«Mais le Seigneur va maintenant dresser son tribunal, et il appellera son peuple en jugement; le Seigneur viendra juger lui-même avec les anciens du peuple, avec leurs chefs.» C'est toujours la même rigueur de conduite : il oublie le peuple en quelque sorte pour reporter toute son animadversion² sur les vieillards et les princes; il fait apparaître Dieu exerçant la justice et prononçant l'arrêt, faisant rendre compte du mal commis contre le peuple à ceux qui l'opprimaient. C'est pour cela qu'il dit : «Mais le Seigneur va maintenant dresser son tribunal.» Il a tout le temps fait entendre des accusations; mais, comme les hommes plongés dans la matière se préoccupent peu d'être accusés et ne redoutent guère que le châtement, c'est comme s'il tenait ce langage : Eh bien, soit; la chose ne se bornera pas à des accusations, le châtement suivra vos péchés; voici le juge qui vient exercer les droits de la justice et prononcer la sentence contre les prévaricateurs. – Encore là se manifeste l'extrême condescendance du Seigneur, puisqu'il daigne entrer en jugement avec eux et les en avertir pour qu'ils rougissent de leur conduite et qu'ils en conçoivent un profond repentir, ce à quoi ne manqueraient pas des hommes doués d'intelligence. Ce n'est pas seulement pour la raison déjà donnée que sa parole se reporte sur les princes et les anciens; il veut de plus apprendre à tous que les gouvernants seront plus sévèrement jugés que les gouvernés. Un subordonné ne doit répondre que de lui-même, tandis qu'un chef répond de lui-même et du peuple placé sous son autorité. Ce n'est pas sans raison que les anciens sont traités avec une semblable rigueur; l'âge est pour eux ce que la puissance est pour les autres. Sans doute un jeune homme mérite d'être puni quand il a gravement péché; mais celui que la vieillesse semblait défendre du mal, qui n'a pas à soutenir les mêmes assauts de la part des passions, à qui la modération est chose plus aisée, qui peut mieux s'affranchir de tous les autres entraînements du siècle, qui dans l'expérience de la vie a dû puiser largement la prudence, mérite à n'en pas douter une sentence plus sévère, pour avoir montré dans un âge avancé les travers de la jeunesse.

«Pourquoi donc avez-vous livré ma vigne aux flammes, et la dépouille des pauvres est-elle dans vos maisons ?» Partout Dieu témoigne une grande sollicitude pour les opprimés; les injures qui leur sont faites ne l'indignent pas moins, quelquefois même l'indignent plus que les péchés commis envers lui. Il a permis à l'homme de renvoyer la femme adultère, et non celle qui n'a pas la foi, quoique ce dernier péché soit contre lui-même, et le premier contre l'homme. Il ordonnait aussi de laisser l'offrande devant l'autel, quand on était sur le point d'immoler une victime, et d'aller auparavant se réconcilier avec le frère qu'on avait offensé. Voyez le jugeant le serviteur qui a dissipé dix mille talents : quand il s'agit de ses propres offenses, il n'emploie pas cette expression : «Mauvais serviteur,» il ne met aucun retard à la

² Du latin *animadversio* composé de *anima* (« âme ») et de *aversio* (« aversion »). Hostilité, antipathie ouvertement exprimée.

réconciliation, il remet la dette entière; mais, lorsqu'il est question des cent deniers, il traite cet homme de mauvais serviteur, il le livre au bourreau, il ne lui pardonnera pas que la dette entière n'ait été acquittée.

7. Le Christ lui-même, venant de recevoir un soufflet, n'inflige aucune peine au valet qui le lui avait donné : il se borne à lui dire avec mansuétude : «Si j'ai mal parlé, rendez témoignage de ce mal; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?» (Jn 18,23) Au moment où Jéroboam étendait la main pour saisir le prophète qui lui représentait sa conduite, le Seigneur dessécha cette main, pour vous apprendre à supporter avec douceur les injures qui vous sont faites, et à venger avec une grande rigueur celles qui sont faites à Dieu. Il est vrai qu'en donnant la loi, il fait passer l'amour du prochain en seconde ligne; mais il le déclare aussitôt semblable au premier, il exige l'un et l'autre avec la même sévérité. Aime Dieu, dit-il, «de tout ton cœur et de toute ton âme;» aime ton prochain, ajoute-t-il, «comme toi-même.» (Mt 22,37-39) Il nous serait aisé de citer beaucoup d'autres passages qui prouvent avec quelle sollicitude Dieu nous prescrit les devoirs que nous avons à remplir les uns à l'égard des autres.

Remarquez ici avec quelle force il insiste, comme il revient sur la même accusation pour en aggraver le poids : «Pourquoi donc avez-vous livré ma vigne aux flammes ?» Ce que feraient à peine de cruels ennemis et des barbares, vous l'avez pratiqué à l'égard de vos concitoyens. C'est le peuple lui-même qu'il appelle sa vigne, à cause des soins infatigables et prévoyants qu'il lui prodigue. S'il ne dit pas expressément qu'ils traitent ainsi les serviteurs d'un commun maître, leurs proches, leurs frères; s'il se met lui-même en cause en leur reprochant d'avoir détruit ce qui lui appartient, l'accusation n'en est que plus accablante. L'idée de l'incendie perce encore dans cette parole : «La dépouille du pauvre est dans vos maisons.» La grêle ne fait pas dans les vignes les ravages que l'injustice commise envers les indigents fait dans une âme : elle la met dans un état de douleur et d'amertume pire que la mort. Partout et toujours la rapine est un mal; mais elle présente un caractère spécial de malice quand elle tombe sur un homme réduit au plus extrême dénûment. En parlant de la sorte il ne veut pas seulement accuser, il veut aussi corriger; et c'est pour cela qu'il place sous leurs yeux le spectacle de la rapine. Après les paroles, en effet, la vue de la chose elle-même doit émouvoir un cœur qui n'est pas absolument frappé d'insensibilité.

«Pourquoi lésez-vous ainsi mon peuple ?» Il persiste dans le même langage : «Ma vigne,» disait-il tout à l'heure : «mon peuple,» dit-il maintenant. «Pourquoi couvrez-vous de confusion le visage des humbles ?» Ceux que vous deviez ramener, vous les poussez à l'abîme; ceux que vous deviez relever, vous achevez de les briser. – En effet, après avoir dépouillé leurs frères, ils les repoussaient avec mépris, ou bien ils s'en servaient comme de vils esclaves; à la rapacité, ils ajoutaient l'arrogance; aux iniquités inspirées par l'amour de l'argent s'ajoutaient les folies de l'orgueil : la première de ces maladies appelle la seconde; plus on enfle son trésor, plus on s'exalte dans ses pensées. «Voici ce que dit le Seigneur, le Seigneur des armées.» Quelles sont les armées dont il parle ? Ce sont les anges, les archanges, toutes les vertus supérieures qu'il désigne par là, voulant ainsi détacher son auditeur de la terre pour l'élever vers le ciel, pour lui jeter dans l'esprit la pensée de cet immortel royaume, pour lui inspirer la sagesse par le sentiment de l'admiration, pour lui prouver enfin que la patience n'est pas une preuve de faiblesse, mais plutôt le caractère d'une grande âme.

«Voici ce que dit le Seigneur : Parce que les filles de Sion se sont enorgueillies, parce qu'elles marchent la tête haute, le regard plein d'affectation, trainant sur leurs pieds de longues tuniques et cadencant ensemble leurs pas, le Seigneur confondra l'esprit dominateur des filles de Sion et révélera leurs vices en ce jour; le Seigneur leur ravira l'éclat de leurs vêtements, leurs ornements et leurs parures, leurs réseaux et leurs croissants, les bijoux dont elles parent leur tête et leur visage, leurs aigrettes et leurs parfums, leurs bracelets et leurs colliers, leurs ruisseaux de perles, leurs anneaux d'or et leurs pendants d'oreille, la pourpre dont elles s'enveloppent ou qu'elles gardent dans leur maison, leurs dentelles de Laconie, leurs riches tissus aux couleurs éblouissantes, leur fin lin et leurs étoffes rehaussées d'or et de pierreries. Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière, une corde remplacera ta brillante ceinture, l'orgueil de tes cheveux sera puni par une hideuse calvitie, fruit de tes œuvres, un sac revêtira ton corps dépouillé de sa robe de pourpre. Voilà quels seront tes ornements. Ton fils le plus beau, l'objet de tes prédilections, tombera sous le glaive; les forts de ton peuple tomberont aussi et seront humiliés. Tes boîtes vides pleureront leurs bijoux, et tu seras abandonnée seule, prosternée sur la terre.» C'est une chose insolite que fait là le prophète, en adressant un aussi long discours aux femmes; nulle part dans les Ecritures nous ne voyons rien de pareil. Quelle est donc la cause de ce fait extraordinaire ?

8. Quant à moi, je suppose que la mollesse des femmes devait être bien grande alors, et qu'elle avait étrangement contribué à la perversité des hommes. C'est pour cela qu'il a dressé contre elles cet acte spécial d'accusation, qu'il les traite avec cette sévérité, qu'il fait remonter la parole à son origine, en la prêtant de nouveau à Dieu lui-même. «Voici ce que dit le Seigneur : Parce que les filles de Sion se sont enorgueillies et qu'elles marchent la tête haute.» C'est le mal capital qu'il leur reproche d'abord, l'orgueil, l'arrogance. Ce mal est intolérable partout; mais il l'est principalement quand il germe dans un cœur de femme. Etant de sa nature plus légère et moins raisonnable, dès qu'elle est envahie par des pensées superbes, elle est aisément ballottée, elle fait promptement naufrage; car elle est en butte à tout mauvais esprit, à tous les souffles du faste et de la vanité. C'est aux femmes de Jérusalem qu'il s'adresse, on ne saurait en douter; il les appelle filles de Sion. «Elles marchent la tête haute.» C'est un trait qui les peint et qui nous montre leur faiblesse dans leur exaltation : les pensées qui s'agitent dans leur esprit ne sauraient y rester captives; il faut qu'elles éclatent et qu'elles se traduisent dans les mouvements du corps. L'orgueil ne les pousse pas seulement à l'arrogance, il les entraîne encore à la séduction; ce qui suit le prouve d'une manière évidente : «Le regard plein d'affectation.» Comme on sent la courtisane à ces roulements d'yeux, comme on y voit respirer la mollesse et la volupté ! Aucun signe plus certain de la présence de ces deux vices. «Traînant leurs tuniques sur leurs pieds.» Ce n'est pas ici une légère accusation, bien qu'elle le soit en apparence : la corruption se trahit, aussi bien que la mollesse et la volupté, par les plis flottants d'une tunique. De là ce mot qu'un idolâtre lançait contre son adversaire : «Il laisse traîner son manteau sur ses talons.»

«Cadençant ensemble leurs pas.» C'est toujours le même genre de dégradation qui se manifeste. En effet, toutes ces choses, les yeux, le vêtement, la démarche, respirent la corruption ou la chasteté; ce sont là comme les hérauts des sentiments qui résident dans l'âme. De même que, avec certaines couleurs combinées, les peintres retracent les images qu'ils veulent; de même les mouvements du corps exposent en quelque sorte à nos regards le véritable portrait de l'âme. De là ce que disait un autre sage : «Le vêtement de l'homme, le rire de ses dents, le mouvement de ses pieds, font éclater au dehors ce qu'il est en lui-même.» (Ec 19,27) «Et Dieu confondra l'esprit dominateur des filles de Sion; le Seigneur manifestera en ce jour ce qu'elles sont au fond. Il leur arrachera les ornements dont elles se font gloire.» Il leur a reproché deux vices : l'arrogance et la mollesse; et voilà qu'il oppose à chacun, en suivant le même ordre, le remède qui convient : à l'arrogance, l'abaissement; à la vaine parure, la spoliation. Tout leur sera ravi quand viendra la guerre prédite. Celles que gonflait l'orgueil, comprimées alors par la crainte, seront enfin guéries de cette maladie; celles dont toutes les énergies s'éteignaient dans le luxe et la mollesse, courbant la tête sous le joug de la captivité, seront arrachées à ces fatales séductions. – Pour que sa parole pénètre plus avant dans leur cœur et frappe davantage l'esprit de quiconque l'entendra, il énumère avec détail tous les artifices de leur parure, tous ces ornements d'or dont elles chargent leur tête et le reste de leur corps. Il passe ensuite aux décorations de leurs maisons. Elles ne se contentaient pas, en effet, d'orner leurs corps avec cette superfluité que la justice condamne; elles étendaient cette flétrissure jusque sur les murs. En torturant leurs cheveux avec le fer chaud, elles allaient déployant partout ces ailes du mensonge.

C'est l'accusation qu'il formule, quand il dit : «Il leur arrachera les vêtements dont elles se font gloire, leurs ornements, leurs couleurs empruntées et leurs corymbes.»³ Par ce dernier mot il entend ou bien un ornement particulier de la tête, ou bien les bandelettes dont on la serrait pour en dessiner la forme. «Les lunes d'or» qui brillent à leur cou. «Leurs voiles,» ou les légers manteaux dont elles se paraient. «Et les ornements de leur visage.» C'est là probablement qu'il désigne le fard, tout ce qui servait à rehausser le teint. «Et les bijoux dont elles se glorifient,» l'or dont elles se couvrent. «Et leurs bracelets, et leurs anneaux,» tout ce dont elles se servent pour embellir leurs bras et leurs doigts, «et leurs réseaux» tissus d'or qu'elles portaient à la tête. «Et la pourpre qui borde leurs manteaux et leurs tuniques, les vêtements qu'elles gardent dans leurs maisons, et leurs dentelles de Laconie.» Elles étaient emportées par un tel amour du luxe qu'elles ne se contentaient pas des objets produits par leur propre pays, et qu'elles en faisaient venir d'autres de loin, de terres situées au delà des mers. Une vaste mer sépare, en effet, la Palestine de la Laconie.

9. Ce n'est donc pas sans raison que le prophète nomme la contrée et qu'il interrompt ainsi son énumération; rien ne saurait mieux peindre les fureurs du luxe. «Leurs riches tissus aux couleurs éblouissantes, leur lin délicat et leurs étoffes rehaussées d'or et de pierreries.» Il

³ Dans l'Antiquité, en Grèce, manière de relever les cheveux en les maintenant par une aiguille.

n'est pas une forme de parure ou de vêtement qu'elles n'aient tentée, pas un moyen de briller qu'elles n'aient mis en œuvre, tant cette manie semble avoir détruit en elles la raison. Or, si de tels reproches leur étaient adressés dans ces anciens temps, avant le règne de la grâce et l'enseignement de notre sublime philosophie, quel espoir de pardon peuvent avoir les femmes maintenant appelées à conquérir le ciel, dans des combats plus rudes et plus nobles, elles qui doivent ici-bas retracer la vie des anges, à qui rien ne manque enfin pour triompher de cette passion, et que nous voyons néanmoins l'emporter par les excès de leurs ajustements sur les femmes de théâtre ?

Il y a encore quelque chose de plus effrayant, c'est le calme de leur conscience : elles ne croient pas pécher. Voilà pourquoi c'est une nécessité de leur remettre sous les yeux les paroles du prophète. Ce n'est pas seulement pour les femmes d'autrefois, c'est encore pour celles d'aujourd'hui qu'il s'exprime en ces termes : «Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière.» Voyez comme il réprouve les onguents et les parfums; cela ressort; de la grandeur même du supplice. La poussière dont il parle en cet endroit est celle qui s'échappe d'une ville en ruines ou que soulèvent les incursions des barbares. Oui, cette ville leur sera livrée, ils y promèneront le fer et la flamme, ces deux éléments se partageront l'œuvre de destruction. C'est là ce qui se trouve ainsi prophétisé : «Au lieu d'essences odorantes, tu seras couverte de poussière; la corde remplacera ta brillante ceinture.» C'est la captivité qu'il retrace d'avance, et nous avons en quelque sorte sous les yeux le départ pour la terre étrangère. «L'orgueil de tes cheveux sera puni par une hideuse calvitie, fruit de tes œuvres;» soit que les cheveux tomberont sous l'action de la douleur, soit que les ennemis les leur enlèveront, soit qu'elles se les enlèveront elles-mêmes; car c'était l'usage autrefois de se couper les cheveux et la barbe dans le deuil et les calamités. Job se rase la tête en apprenant la mort de ses enfants. Isaïe lui-même dans la suite de sa prophétie annonce que les hommes se raseront la tête en même temps qu'ils se revêtiront du cilice et du sac. Un autre prophète dit aussi : «Coupe ta chevelure et dépouille ta tête à cause de tes enfants chéris. Ta tunique bordée de pourpre sera remplacée par le sac.» (Mich 1,16)

Cela ne nous semble-t-il pas effrayant ? N'est-ce pas un sort intolérable ? Mais par rapport à nous là ne s'arrêtera pas la punition; il y a de plus le ver à la morsure empoisonnée et les ténèbres qui ne se dissiperont jamais. Si l'ancien peuple eut à subir la captivité, l'esclavage, les derniers malheurs en punition du luxe des parures; – et nous ne pouvons pas douter que telle ne fut la cause de ces châtiments, la perversité dont ils étaient l'expiation, puisque le prophète lui-même ajoute : «Et tout cela pour punir la parure;» – si les femmes juives furent punies de leur vanité par de semblables malheurs, par le renversement complet de leur patrie, par les humiliations de l'esclavage et les amertumes de l'exil après tant d'honneurs et de délices, par la famine, la contagion et tous les genres de mort; n'est-il pas évident que nous aurons à souffrir des châtiments encore plus redoutables, en tombant dans les mêmes péchés ? Ayant reçu de plus hautes faveurs, nous recevrons de plus graves supplices. Alors même qu'on ne pourrait me citer aucune femme dont les parures immodérées aient été châtiées de la sorte, qu'on ne s'endorme pas dans une fausse sécurité. Le Seigneur a coutume de faire éclater sa justice sur quelques têtes en particulier, et d'avertir ainsi tous les hommes des châtiments qui les menacent.

Un exemple éclaircira notre pensée : Les habitants de Sodome avaient commis de graves désordres et ils en furent sévèrement punis, puisque le feu du ciel consuma les villes, les peuples et la terre elle-même. Quoi donc ? nul depuis eux ne s'est-il porté à de tels excès ? Beaucoup, au contraire, et dans beaucoup de contrées de l'univers. Pourquoi donc n'ont-ils rien éprouvé de semblable ? Parce qu'ils sont réservés à des supplices encore plus affreux. C'est pour cela que Dieu s'est contenté de donner quelques exemples, d'infliger une fois de tels châtiments; c'en était assez pour apprendre à ceux qui prévariqueraient de la même manière qu'ils ne pourraient se dérober à sa justice, bien qu'elle les épargnât ici-bas. Quoi ! des hommes qui vécurent avant la grâce et même avant la loi, qui n'avaient pas entendu les prophètes ni reçu les leçons d'aucun autre docteur, auraient expié de cette façon leurs péchés; et ceux qui sont venus plus tard, à qui la Providence a prodigué tant de soins, et qui n'ont pas même profité de l'exemple, circonstance si aggravante pour le péché, ne subiraient pas le châtiment qu'ils méritent ! N'est-ce pas une chose qui révolte la raison ? – Mais pourquoi n'ont-ils pas subi ce châtiment ? – Je vous le dis encore, c'est pour vous montrer qu'ils auront à subir des châtiments tout autrement redoutables.

10. Or, que l'humanité soit, en effet, susceptible d'être punie d'une manière plus terrible que les Sodomites eux-mêmes, c'est le Christ qui vous l'apprend : «Le sort qui frappa la terre de Sodome et de Gomorrhe fut moins intolérable que ne le sera celui de cette ville au

jour du jugement.» (Mt 10,15) Si les femmes qui donnent l'exemple d'un tel luxe ne souffrent donc pas ce qu'eurent à souffrir celles qui les ont précédées, qu'elles ne s'imaginent pas en être exemptes; la patience et la longanimité excitent de plus en plus les feux de la vengeance et font que la flamme de la fournaise monte toujours plus haut. Souvenez-vous à ce sujet d'Ananie et de Saphire : dans les premiers temps de la prédication évangélique, comme ils avaient soustrait un peu de leur argent, ils furent aussitôt frappés de mort. Combien d'autres depuis se sont rendus coupables d'une semblable fraude, à qui cependant rien n'est arrivé ! Mais la raison permet-elle de penser que le juste juge, le juge impartial par excellence, punisse ceux dont les péchés sont moins graves et laisse impunis les plus criminels ? N'est-il pas évident qu'en établissant un jour pour juger le monde, il ne diffère le châtement, afin que sa patience rende les hommes meilleurs, ou qu'ils éprouvent un plus terrible sort s'ils persistent dans les mêmes désordres ? Coupables des péchés qui jadis ont attiré la colère divine, et n'éprouvant pas néanmoins les effets de cette même colère, ne nous livrons pas à la confiance, tremblons plutôt. Car c'est une loi que Dieu sanctionnait par ces anciens supplices; il nous avertit ainsi tous et semble nous dire : Voici pourquoi j'ai dès l'origine puni les pécheurs; c'est pour que vous redoutiez un même châtement si vous commettez les mêmes fautes, et pour que cette crainte vous ramène à de meilleurs sentiments. Il n'est pas possible que les mêmes prévarications ne reçoivent pas les mêmes châtements; aucun retard ne saurait ébranler ce principe.

Ce n'est pas sans motif que je m'arrête à ces considérations; j'y suis forcé par les progrès de cette funeste maladie. Depuis que l'amour des vaines parures s'est établi dans les maisons, introduit par la mollesse des femmes, les dépenses se sont accrues, les hommes sont poussés à des frais auxquels ils ne s'attendaient pas, une source intarissable de dissensions et de querelles est ouverte désormais, et les pauvres en sont les premières victimes. En effet, lorsque la femme oblige l'homme à dépenser toutes ses ressources, souvent même au delà, à cet injurieux honneur qu'elle rendra à son propre corps, – j'appelle injure l'or dont elle le couvre, – il faut nécessairement que l'aumône soit restreinte ou même supprimée. Il me serait facile de vous montrer beaucoup d'autres péchés provenant de la même source; mais, laissons de côté ce sujet, et nous en reposant sur l'expérience du soin d'instruire là-dessus les coupables, passons à la suite du texte sacré,

Après avoir évoqué l'image de la captivité, après avoir dit : Je l'amènerai pour punir leurs parures, le Seigneur achève ainsi le portrait des malheurs à venir : «Et ton fils le plus beau, l'objet de tes prédilections, tombera sous le glaive, et le glaive frappera également les forts de ton peuple.» Voilà une douleur qui l'emporte sur la captivité elle-même. Il est un genre de vie plus cruel que la mort. Lorsqu'à l'esclavage se joignent des deuils inattendus et prématurés, lorsque les angoisses se succèdent sans interruption, que doit-il en être de l'âme réduite à les subir ? L'esclavage tout seul est un mal intolérable; et de tels deuils, alors même qu'on possède la liberté, font que la mort est préférable à la vic : eh bien, ces deux choses se trouveront alors réunies. C'est là certes une double calamité; disons mieux, une calamité triple et quadruple : c'est un fils, le plus beau, le plus cher, frappé par le fer des barbares, et non par la commune loi de la nature; avec lui, tombent tous ceux qui sont dans la vigueur de l'âge, de telle sorte qu'il ne reste plus aucun espoir à fonder sur la force des hommes ou la valeur des guerriers.

«Elle sera plongée dans la confusion; tes boîtes vides pleureront les bijoux dont tu te parais, et tu seras abandonnée seule, prosternée sur la terre.» Autant d'images qui rendent le deuil plus profond, la terreur plus grande, les angoisses plus terribles. Le prophète place en quelque sorte sous les yeux le tableau des calamités futures; il va recueillant de toute part des sujets de douleur et de larmes capables d'ébranler les cœurs les plus endurcis; il voudrait bien secouer et relever par la crainte les malheureuses victimes de la vanité, en leur donnant une impression anticipée des malheurs que l'avenir leur réserve. Voilà dans quel but il ajoute ce trait, le plus effrayant peut-être dans leur pensée, qu'elles verront leurs écrins vides, et ne pouvant plus dès lors servir qu'à nourrir leur douleur par le souvenir de leur opulence évanouie. La morsure du malheur se fait surtout sentir quand nous comparons notre situation présente à notre prospérité passée; rien n'aigrit la plaie comme une telle comparaison. C'est ce que Job disait jadis à travers ses larmes : «Qui me remettra dans l'état où m'ont vu les jours écoulés ?» (Job 29,2) Il fait l'énumération de ses anciennes richesses, des biens dont il était comme inondé, des hommages et des honneurs qui l'entouraient; et ce souvenir lui rend beaucoup plus amers les malheurs auxquels il est maintenant en butte. C'est à la même pensée que le prophète obéit quand il nous présente ces écrins vides, et non seulement vides, mais encore pleurant leurs bijoux; rien ne donne plus de force à l'expression qu'une telle

prosopopée.⁴ Il fera pleurer aussi la vigne et le vin lui-même, pour mieux frapper ses auditeurs et les atteindre dans leurs idées grossières. Pourquoi dit-il : «Tu seras abandonnée seule ?» N'ayant plus de secours humain, ne pouvant plus compter sur la bonté divine, dépouillée de toutes tes splendeurs, tu seras enfermée dans un cercle d'ennemis, prise au milieu des barbares. Il met le comble à son humiliation en ajoutant : «Tu seras prosternée sur la terre.» Il ne dit pas : Tu tomberas, tu seras renversée, non, l'expression est plus significative et montre mieux quelle sera la profondeur de son abjection.

⁴ Une prosopopée est une figure de rhétorique qui consiste à faire parler une personne morte ou absente, un animal, une chose personnifiée ou encore une abstraction.